

Zeitschrift:	Pionniers suisses de l'économie et de la technique
Herausgeber:	Société d'études en matière d'histoire économique
Band:	6 (1964)
Artikel:	Charles Schäublin-Villeneuve (1883-1958) et Emile Villeneuve (1890-1952)
Autor:	Mestral, Aymon de
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1091191

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHARLES SCHÄUBLIN-VILLENEUVE (1883–1958)

Bâlois ou bernois, neuchâtelois ou vaudois, le Jura, drapé dans son manteau de sapins, mène depuis des siècles une existence secrète et particulière. Dans les vallons verdoyants, au fond des cluses, sur la nappe claire des pâturages, dernier refuge des troupes des chevaux en liberté, partout, jusque sur les sommets chauves, le Jura règne. Sa présence silencieuse inspire et domine les habitants de ces contrées retirées et industrieuses.

Si les ermites et les saints y sont rares, les mouvements politiques et sociaux, ainsi que les sectes religieuses foisonnent et s'agitent au fond des cœurs et des consciences. Après les anciennes colonies d'anabaptistes, la flambée d'anarchisme au temps de Bakounine, les battements d'ailes du socialisme et des coopératives, on assiste aujourd'hui à l'agitation et aux revendications des partisans de l'autonomie ou du séparatisme jurassien. Avec cela, aucune région de notre pays ne possède une pareille galerie d'originaux, d'inventeurs et de globe-trotters, côtoyant, sans trop de risques, des meneurs et des penseurs, parfois extrémistes ou chimériques. C'est de cette race de travailleurs, à la fois individualistes et joviaux, mais animés d'un esprit d'entraide et de communauté sans pareil, que sont sortis des hommes aujourd'hui célèbres, tels que Daniel JeanRichard, l'horloger-orfèvre quasi légendaire, Le Corbusier, grand bâtisseur et théoricien de l'architecture d'avant-garde et Blaise Cendrars, explorateur amer et pénétrant de notre monde contemporain.

Quel dynamisme, quelle chaleur de cœur et quel appétit de vie également on trouve chez nos Jurassiens, que l'on dit parfois têteus comme des mules! Horlogers, instituteurs ou patrons, ils sont rapprochés par un même amour de la nature et de la société: grands amateurs de truites et de champignons, chasseurs de chevreuils, yasseurs, tireurs émérites, bons chanteurs, souvent cavaliers intrépides, ils savent se montrer ouverts et généreux envers les

peintres, les sculpteurs et les musiciens auxquels ils font appel pour décorer ou animer leurs demeures et les bâtiments d'école ou d'administration. C'est à ce petit peuple vivace, entreprenant et chaleureux que notre pays doit une bonne partie de son essor économique et de son esprit social.

Sur cet arrière-plan, à la fois sévère, ingénieux et stimulant du Jura, on voit se détacher deux hommes, agissants et remarquables. Quoique très différents l'un de l'autre, par le caractère et les talents, ils ont été appelés à collaborer étroitement à la création d'une industrie: celle des machines-outils. D'un côté, *Charles Schäublin*, un inventeur et un animateur industriel de premier ordre, un homme entraînant et attachant; de l'autre, son ami et beau-frère, *Emile Villeneuve*, un homme d'affaires énergique et lucide, ayant l'étoffe d'un officier supérieur et d'un administrateur. Le principal titre de gloire de ce tandem exceptionnel, c'est d'avoir créé la fabrique de machines Schäublin S. A., Bévilard, que dirigent actuellement les Schäublin et les Villeneuve de la deuxième génération industrielle et commerciale.

L'enfant de Waldenburg

Qui étaient et d'où provenaient ces Schäublin? Des Jurassiens authentiques, originaires de Waldenburg. C'est là un petit bourg industrieux de Bâle-Campagne, perdu entre Liestal et Balsthal, au fond d'une cluse, si encaissée qu'il faut, disent les mauvaises langues, se coucher sur le dos pour tenter d'y apercevoir le soleil!

En fait, ces Schäublin étaient une race de petits paysans opiniâtres, établis dans la contrée depuis 1630, sur une terre plutôt ingrate. Leur nom de famille même, ainsi que leurs armoiries: trois petites gerbes d'or sur fond d'azur témoignent de leurs origines paysannes. Le premier d'entre eux qui ait quitté le sillon ancestral, Friedrich Schäublin, le père du fondateur de l'usine de Malleray-Bévilard, était serrurier de son état; sa femme, née Anna Weber, était couturière. Grâce à ses qualités de jugement et de bon sens, l'ancien serrurier, qui avait travaillé pendant de longues années dans la fabrique de montres Thommen à Waldenburg, devait être élu par ses concitoyens président du tribunal de district. Bel exemple de simplicité de mœurs, qui fait honneur aux institutions démocratiques de notre petit pays.

C'est dans ce milieu un peu fruste et modeste que Charles Schäublin, l'enfant de Waldenburg, né le 23 août 1883, a été élevé et traité à la dure,

avec ses trois frères et sœurs. Comme l'argent était rare au logis, le petit Charles s'en allait vendre des légumes ou des oignons pour apporter sa part dans la marmite familiale. Au sortir de ses classes à l'école primaire et secondaire, son père l'expédie dans une ferme à Penthax près de Cossonay, pour y apprendre le français. Restait à régler une question délicate et décisive: celle du choix d'un métier pour le jeune villageois.

Années d'apprentissage

Sans même consulter son fils, le père le place d'office comme apprenti dans les bureaux de la fabrique de montres à Waldenburg, au grand désespoir du jeune Charles, qui ne rêvait que mécanique. Dans une causerie donnée au personnel de son entreprise, à l'occasion du jubilé des 40 ans de sa fondation, Charles Schäublin a raconté familièrement cet épisode, sous le titre évocateur «*Ma jeunesse difficile*»: «A votre grand étonnement, je vous dirai que mon père avait décidé de faire de moi un *employé de bureau*. C'est en cette qualité d'apprenti que je suis entré dans une grande fabrique de mon village natal, la «Thommen's Uhrenfabrik, Waldenburg». Sans conviction, j'ai obéi aux ordres paternels; mais après une année, j'ai réussi à persuader mes parents et mes chefs que ce n'était pas là mon chemin. La lutte a été difficile. La victoire m'a souri. J'ai pu faire ensuite un *apprentissage de mécanicien*, à Soleure, chez M. Tschopp, un patron très qualifié, mais dur et exigeant.»

Tout n'était pas rose, là non plus, pour notre Schäublin. En ce temps-là, l'apprenti prenait ses repas et logeait sous le toit de son patron, avec lequel les rapports manquaient parfois de cordialité, comme en l'occurrence. «Il me fallait travailler 11 heures par jour, y compris le samedi. Et je devais nettoyer encore l'atelier et la cage de l'escalier.» — On comprend qu'avant lui 17 apprentis aient quitté cette place avant le terme convenu. Mais Schäublin, lui, a tenu bon. «Cela ne m'a pas empêché, ajoute-t-il, de suivre les cours de l'Ecole professionnelle. Le petit Schäublin a même réussi à décrocher un magnifique 1^{er} prix aux examens de fin d'apprentissage!» C'était le 27 avril 1903. L'ex-apprenti avait alors 20 ans. Charles était devenu un beau garçon, solidement bâti, bien résolu à faire son chemin dans le domaine de la mécanique.

«Tour de Suisse»

C'est alors que commence pour lui une odyssée, qui ne ressemblera en rien à celle des «géants de la route» d'aujourd'hui. Il circule en effet, non pas à bicyclette, mais à pied, ainsi qu'il l'avait fait d'ailleurs, comme apprenti, entre Soleure et Waldenburg. En ce temps-là, les ouvriers qualifiés, les compagnons comme on les appelait, faisaient leur «Tour de France», dans notre pays, offrant leurs services, de fabrique en fabrique. Suivant l'usage, ils touchaient 10 sous quand ils ne trouvaient pas d'embauche dans une usine, en vertu de ce que l'on nommait «la passade».

De Soleure, Schäublin, assez démunis d'argent, car de toute sa vie, son père, qui ne roulait pas sur l'or, ne lui a jamais donné 5 francs en tout, s'engage comme jeune mécanicien dans la grande fabrique d'ébauches *A. Schild* à *Granges*, qu'il quitte en 1904. En remontant de Bienn, toujours à pied, vers les vallées jurassiennes, le jeune homme s'arrête à la bifurcation de Sonceboz. Incertain sur la direction à prendre, il joue à pile ou face pour savoir s'il doit aller à gauche, dans le vallon de Saint-Imier, ou à droite, vers la vallée de Tavannes. Le sort se prononce pour cette dernière localité. Sur quoi, Schäublin s'en va travailler, pendant une année, à la *Tavannes Watch Co.* Mais, en 1905, il redescend à Bienn.

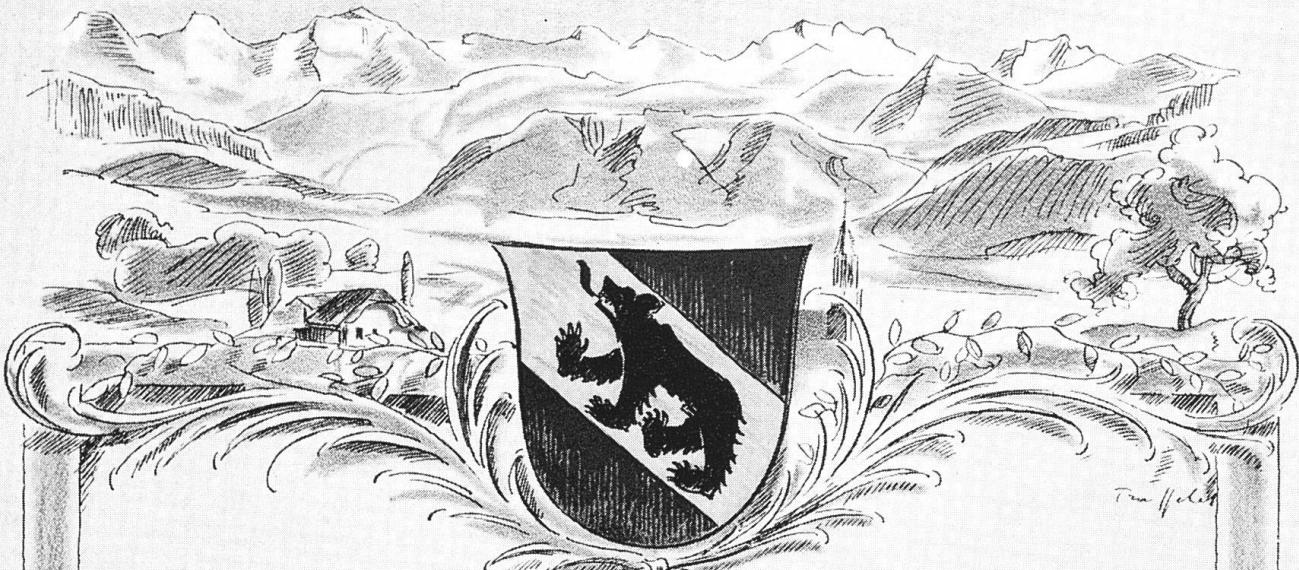
Engagé tout d'abord comme mécanicien chez un représentant de camions allemands, il réussit à vendre un premier camion à la brasserie *Feldschlösschen*. Le voilà bientôt nommé maître de conduite pour les chauffeurs de cette entreprise. Pour l'encourager, la brasserie lui remet chaque jour une caisse de 12 bouteilles de bière! Impossible au début d'en venir à bout; mais avec le temps et un peu d'exercice, Schäublin s'en chargera allégrement.

Par bonheur pour sa ligne et sa santé, il entre ensuite comme chef-mécanicien dans la fabrique de montres *Oméga* à Bienn; il se laisse alors pousser de longues moustaches effilées, sans doute pour se donner l'air plus âgé. En 1947, il sacrifiera ces mêmes moustaches, avant de se rendre aux Etats-Unis, probablement pour se donner l'air plus jeune! En 1906, il quitte Bienn et retourne à *Granges*, où il entre au service de la *fabrique de machines Lambert*, en qualité de chef-mécanicien. Cette fois-ci, il se trouve en plein dans son élément et y travaille jusqu'à fin 1911. Au cours de ces années, il achève d'amasser le bagage de connaissances et d'expériences nécessaire pour s'établir à son compte. Il avait alors 28 ans.



The image shows a handwritten signature in cursive script, enclosed within a decorative oval border. The signature reads "Charles Schäublin".

Charles Schäublin
1883–1958



Le Grand Conseil

du Canton de Berne

déclare par les présentes qu'il a conféré
l'indigénat cantonal
et l'indigénat communal de Malleray à
M. Charles Schäublin.

originnaire de Waldenburg, né le 23 août 1883, fils de Friedrich et d'Anna née Weber, fabricant, demeurant à Boilard.

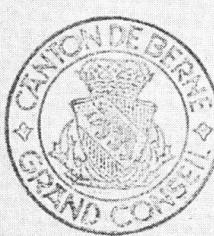
En conséquence, le présent acte est délivré au
prénommé, afin qu'il jouisse, lui et son épouse
Lea Erika née Eggli, née le 30 août 1910.

de tous les droits et avantages que la Constitution et les lois
garantissent aux citoyens bernois.

Berne, le 2 septembre 1952.

Au nom du Grand Conseil:

Le Président,



Le Chancelier,

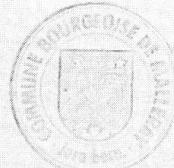




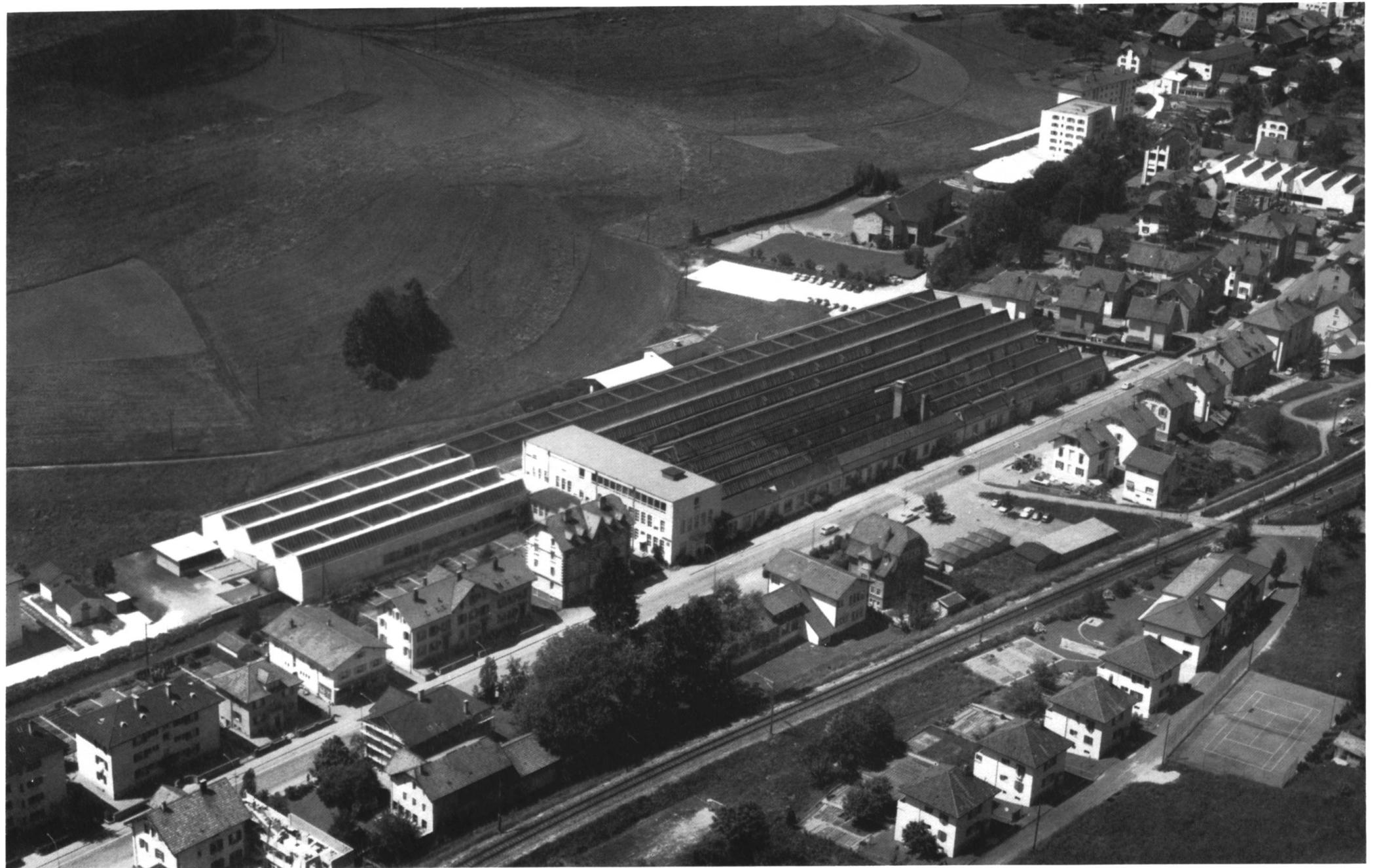
Tableau de chasse d'une seule journée dans la vallée... Charles Schäublin (à droite) a été un chasseur passionné et il a pratiqué ce sport des années durant avec son ami Steinmann, maître boucher.



Charles Schäublin
à l'âge de 25 ans.

Médaille de mérite obtenue aux examens de fin d'apprentissage.





L'usine de Bévilard en 1964

Autrefois il fallait faire ses propres
expériences et trouver le bon chemin

Pour mon compte et jusqu'à preuve
du contraire, je crois de l'avoir trouvé

A vous collègues du conseil d'admini-
stration, à vous futurs chefs
à vous chers & fidèles collaborateurs
je conseille de le suivre.

Avec vous tous et avec l'aide du
Tout-puissant je suis plein
de courage et d'enthousiasme
pour commencer une nouvelle
étape, car à part ma famille
s'est dans votre milieu que je
me sens le plus heureux.

Un passage d'une allocution prononcée par M. Charles Schäublin

Le jeune patron de Tramelan

Tandis que la plupart de ses compagnons en étaient encore à poursuivre leur formation professionnelle, Charles Schäublin met le cap, toujours à pied, au mois de *novembre 1911*, sur *Tramelan*, dans le district de Courte-lary. Il ne tarde pas à s'y associer avec les frères Burri. Ensemble, ils fondent, le 12 août 1912 une société en nom collectif «Burri, Schäublin & Co.», qui exploite une fabrique de petite mécanique; mais lorsque la première guerre mondiale éclate, Schäublin se sépare à l'amiable de ses associés. L'atelier de Tramelan aura d'ailleurs une histoire mouvementée. Lors de la grande crise, il deviendra une société coopérative d'ouvriers, puis, plus tard en 1938, la Société Anonyme AOMP, Ateliers d'outillage de mécanique de précision S. A. Afin de se développer, cette société fera appel à la maison Ch. Schäublin-Villeneuve, qui s'y intéressera et lui passera des commandes de plus en plus importantes; tant et si bien qu'en 1956, AOMP sera absorbée par Schäublin S. A. et deviendra sa troisième succursale, à Tramelan.

Un caporal-armurier aperçoit une usine vide

Tandis que son futur associé, Emile Villeneuve, devait atteindre le grade de colonel-brigadier, Charles Schäublin s'est contenté d'exercer les fonctions de caporal-armurier dans une unité d'infanterie bâloise. Or donc, au printemps 1915, notre sous-officier aperçoit en passant une usine vide, à côté de la gare de Malleray-Bévilard. La scène s'est gravée dans sa mémoire.

Lors des fêtes du jubilé des 40 ans de l'entreprise, il a évoqué cet événement avec une verve et une malice toutes jurassiennes: «Après avoir quitté mes associés de Tramelan, et lors d'un voyage de Bourrignon à Tramelan, en congé militaire, mon wagon s'est arrêté, à la station de Malleray, juste en face d'une usine vide. Le soir même, sur demande téléphonique, j'apprends que l'usine n'était pas à louer, mais bien à vendre.

«Lors de mon retour, le lendemain, à l'unité, je fis une descente sur les lieux... La population de Malleray commençait à se demander ce que ce caporal-armurier cherchait chez eux, d'autant plus que c'était un «Allemand» et d'après le numéro du bataillon encore un Bâlois! En 1915, en pleine guerre, les opinions des Bâlois et des Jurassiens étaient juste à l'opposé. Un

Promesse de vente.

1.

TAVANNES IMP. BRAMER & ROBERT

Ente Monsieur Charles Schäublin, fabricien mécanicien à Faneches et elle E. Martin signant en qualité de maire de la commune de Malleray, dans la limite de sa confiance et sous réserve de l'acceptation de la présente par l'assemblée municipale, il intentent la vente de toute de la fabrique vers la gare (provenant de la faillite Blanchard) Le prix de vente sera celui net auquel cette fabrique reviendra à la Commune de Malleray celle-ci ne devant rien perdre sur cette transaction, ni faire aucun bénéfice.

Fait à double et de course fer
Malleray le 8 avril 1915

R. Schäublin

E. Martin

Promesse de vente de la fabrique de Malleray en date de 8 avril 1915

mot pour atténuer les exagérations chez l'un comme chez l'autre m'a valu d'être traité tour à tour de Boche ou de francophile!»

Toujours est-il qu'une promesse de vente est passée sans tarder: «Entre Monsieur Charles Schäublin, patron-mécanicien (sic) à Tramelan et Monsieur Quartier, agissant en qualité de maire de la commune de Malleray, dans les limites de sa compétence, et sous réserve de l'acceptation de la présente par l'assemblée municipale, il intervient une promesse de vente de la fabrique vers la gare (provenant de la faillite Blanchard). Le prix de vente sera celui net auquel cette fabrique reviendra à la commune de Malleray, celle-ci ne devant rien perdre sur cette transaction, ni faire aucun bénéfice.

Fait en double et de bonne foi,
Malleray, le 8 avril 1915,
signé:

Ch. Schäublin E. Quartier»

Là-dessus, Schäublin ajoute: «Peu de jours après, la passation de l'acte de vente était chose faite. Le jour même, nous nous mettons en quête d'un gîte. Le 15 mai 1915, la déménageuse déposait mon épouse et nos deux premiers fils à Malleray.» – Au début, les notabilités de l'endroit auxquelles Schäublin s'était adressé refusent d'aider financièrement le nouveau venu. Lorsque le succès est venu couronner ses efforts, les mêmes gens se sont empressés de lui offrir des fonds. Trop tard; il n'avait plus besoin de leur concours tardif.

Difficultés et soucis d'un pionnier

En pleine guerre mondiale, la situation n'était pas précisément encourageante pour le jeune patron. Il a déclaré plus tard à ce sujet: «Un proverbe dit: Toutes bonnes choses vont par trois. Quand j'ai appris que selon la rumeur de Malleray, les deux propriétaires précédents de l'usine de la gare avaient fait faillite, je me suis rendu compte que ce dicton ne s'appliquait pas seulement aux événements heureux!» Mais il ne perd pas courage pour autant. «Feu ma vaillante épouse se tenait étroitement à mes côtés. Elle a

subi avec courage les durs mois du début. En plus de ses occupations de mère de famille, elle était mon comptable, mon chef d'atelier et concierge. A cette époque», fait remarquer Schäublin, «il n'y avait pas de mécanicien dans la paroisse. Il régnait une pénurie de personnel... La situation va de mal en pis, et peut-être bien que, sans les mauvaises langues, la barque aurait chaviré au début du voyage.»

«A ces belles perspectives, s'ajoutait de plus graves *soucis*. Il n'y avait, à ce moment-là, pas de machines d'occasion convenables sur le marché suisse... Pour comble de malheur, mon parc de machines commandées en Amérique était bloqué, à ciel ouvert, sous des montagnes de caisses, dans un *port français*. Il a fallu de longs mois, et un savant graissage de patte auprès de fonctionnaires français, pour les obtenir... Avec des machines d'occasion, aussi mauvaises que chères, j'ai néanmoins réussi à déployer une activité plutôt artisanale qu'industrielle. Peu après, les congés militaires s'allongent. Malgré leur état pitoyable, j'étais heureux de voir arriver, une à une, les machines bloquées. Lentement, la situation s'améliorait.»

La roue tourne

De ses ancêtres paysans, Charles Schäublin avait hérité une opiniâtreté à toute épreuve. Sa jeunesse difficile, dont il ne craignait pas de parler, avait trempé son caractère. Il tient fermement en main le gouvernail de l'atelier, jusqu'au moment où un vent favorable se lève et vient gonfler les voiles de la jeune entreprise.

Certes, les débuts de la fabrique Schäublin ont été modestes et difficiles, ce qui fait ressortir d'autant plus l'ampleur des résultats atteints par la suite. Alors qu'en 1916, l'entreprise fabriquait des tours-outilleurs, auxquels des tours de calibrisme allaient s'ajouter en 1917, en attendant les premières pinces de serrage en 1920, puis les perceuses multiples en 1923. Mais le développement de la construction et de la fabrication dénote chez le fondateur de la fabrique une volonté de recherche et de perfectionnement continu, qui laissait présager un meilleur avenir.

Par ailleurs un événement allait donner une nouvelle impulsion à la jeune entreprise: l'entrée en scène d'un associé de Schäublin, au mois de novembre 1916.

EMILE VILLENEUVE (1890–1952)

Avec ce beau nom de famille, qui sonne comme un coup de clairon, à la française, le nouvel associé et futur beau-frère de Charles Schäublin, était originaire de Corgémont, dans le vallon de Saint-Imier. Il descendait, non pas de huguenots français, mais d'émigrés français, qui paraissent s'être établis en Suisse, dans le Jura bernois, au moment de la Révolution, vers 1793. Les archives locales et régionales de Corgémont et de Delémont sont incomplètes et muettes sur ce point.

La destinée de Villeneuve, ainsi que son caractère différaient profondément de la ligne d'un Schäublin; mais les deux hommes s'entendaient et se complétaient à merveille. Après avoir fait la plus grande partie de sa scolarité à Tramelan, Emile Villeneuve, alors un jeune homme sans fortune, né le 9 mai 1890, à *Corgémont*, se tourne vers la carrière de l'enseignement. Bien préparé par ses études à l'Ecole normale de Porrentruy, il enseigne tout d'abord à Presles, puis pendant un certain temps à la maison d'éducation des Prés-aux-Bœufs à Sonvilier, aux portes de Saint-Imier. Ce jeune instituteur, ambitieux et bien doué, aspirait à trouver un champ d'activité plus large. Il complète sa formation pédagogique et générale à l'Université de Berne, où il développe notamment ses dons de mathématicien et se fait de nombreux amis, grâce à son caractère sociable et enjoué, tout en gardant son quant-à-soi.

Une fois son diplôme de maître secondaire en poche, il s'établit à *Tavannes*. Il y gagne rapidement l'estime de ses collègues et éveille l'intérêt de ses élèves, qu'il stimule par le dynamisme de sa personnalité et la clarté de son enseignement. En songeant à la carrière de Villeneuve, on ne peut s'empêcher de penser au mot de Blaise Pascal: «Le choix d'un métier est ce qu'il y a de plus important; et, le plus souvent, le hasard en décide.» Alors qu'il était en passe de réussir et de s'imposer dans le domaine de l'enseigne-

ment, Villeneuve reçoit et accepte un appel pressant et flatteur de Charles Schäublin l'invitant à partager avec lui la direction de la jeune fabrique de *Malleray*. Il y entre au mois de novembre 1916, à l'âge de 26 ans. Ce sera le début d'une étroite et brillante collaboration, qui devait se poursuivre pendant 36 ans. Pas un instant, Emile Villeneuve n'aura lieu de regretter ce changement d'orientation.

Cet être lucide et de plein rendement, travailleur infatigable et expéditif, va se consacrer à l'organisation commerciale et financière de l'entreprise, tandis que Schäublin se donnera corps et âme à la construction et à la fabrication industrielle. Entre ces deux hommes, il s'établira des relations, non seulement d'estime et d'amitié, mais aussi de confiance absolue. Jamais Schäublin, qui devait laisser son nom à l'entreprise, n'aurait même eu l'idée de contrôler la gestion de son associé. Il se contentait de toucher à la fin du mois son traitement directorial qu'il rapportait régulièrement à la maison, où il le remettait entre les mains de celle que les Vaudois appellent avec une nuance de respect et de reconnaissance malicieuse: mon Gouvernement! Encore lui arrivait-il de taquiner parfois Villeneuve et de lui dire, par boutade: «C'est à l'atelier que l'on gagne de l'argent. Vous autres commerçants, vous êtes tout juste bons pour en perdre!»

Trois choses frappaient dans la personnalité de Villeneuve: sa connaissance des hommes, tout d'abord; c'est là ce qui lui a permis de mettre sur pied un réseau de représentants de tout premier ordre, qui travaillent aujourd'hui dans 67 pays différents; ensuite son art de débrouiller les questions les plus compliquées. Avec ce sens de la clarté, qu'il avait sans doute hérité de ses descendants français, son mot favori était: décomposons. Il démontait comme en se jouant les éléments du problème à résoudre et excellait à trouver une solution simple et pratique; enfin, sa faculté de décision.

L'étoffe d'un chef

Par ses qualités de caractère et d'intelligence, Emile Villeneuve avait l'étoffe d'un véritable chef, à la fois commercial et militaire. On touche là à un des domaines où il a remporté ses plus grands succès, à côté des affaires, peut-être même ses plus profondes satisfactions. Jeune officier, il dirige la section des signaleurs du bataillon 24, dont il deviendra l'adjudant. Promu

capitaine et chef de la compagnie III/22, il prend, en 1928, le commandement de son ancien bataillon 24, qui se signale dès lors, sous son impulsion, par ses qualités manœuvrières. Tour à tour, commandant du régiment d'infanterie 9, dès 1935, puis du régiment d'infanterie-frontière 43, il dirige, en cette qualité le service d'internement dans le secteur des Franches-Montagnes, lors de l'entrée des Polonais et des Français, en juin 1940.

C'est toutefois à la tête de la *brigade frontière 3* que le *colonel Villeneuve* donnera le meilleur de lui-même durant les longues périodes de mobilisations de guerre, sans négliger pour autant la direction commerciale de la maison Schäublin. Exigeant envers lui-même comme envers les autres, il payait constamment de sa personne et donnait l'exemple. Aussi a-t-il exercé une grande influence sur son corps d'officiers, ainsi que sur la troupe. Sous son regard direct et sévère, les soldats devinaient d'instinct un fond de bonté et une lueur de malice chez celui qu'ils appelaient familièrement «l'Oncle Emile».

Il est naturel que Villeneuve ait consacré une grande partie de son temps à tout ce qui touchait au *tir*, où il excellait et était devenu un grand spécialiste. Il a fait partie des sociétés de tir locales et des associations régionales et cantonales, qui faisaient souvent appel à la compétence de cet expert en la matière.

Au service des affaires publiques

Cette activité militaire, si absorbante qu'elle fût, était loin toutefois d'épuiser son besoin d'action et de dévouement. Les affaires publiques lui tenaient également à cœur. Président des assemblées municipales de Bévilard, il a siège dans d'innombrables commissions et conseils. Mais chez cet ancien pédagogue, *l'école* occupait une place à part, en sa qualité notamment de président de la commission de l'école primaire de Bévilard, puis de l'école secondaire de Malleray; il représentait l'Etat au sein de l'organe de surveillance. Un de ses derniers gestes à été le don de fr. 100 000.— qu'il a fait spontanément pour acheter le mobilier destiné au nouveau bâtiment de l'Ecole secondaire du Bas de la Vallée.

Le plus surprenant peut-être, au milieu de toutes les activités de cet homme d'affaires, c'est qu'elles ne constituaient au fond qu'un aspect périphérique de sa tâche centrale: la direction commerciale et financière de

l'entreprise Schäublin-Villeneuve, transformée, en 1946, en société anonyme, sous la raison sociale «Fabrique de machines Schäublin S.A., à Bévilard/Suisse». Mais que d'efforts et de difficultés à surmonter avant d'en arriver là!

Les années de crise

Quelques années seulement après l'armistice de 1918, alors que l'Europe, épuisée et meurtrie, était en train de se relever des destructions accumulées par la première guerre mondiale, une première alerte vient arrêter, entre 1920/23, le cours de son relèvement économique. Elle sera suivie, de 1929/33, par une crise mondiale, accompagnée par le cortège du chômage et du marasme des années 30. Quoique durement touchée par ces crises, l'entreprise de Malleray poursuit sa marche, sous l'impulsion énergique des associés *Schäublin* et *Villeneuve* animés de la volonté inébranlable de fabriquer des machines-outils toujours plus précises, au rendement toujours meilleur et d'en assurer la vente dans tous les pays.

En 1924 déjà, au sortir de la première crise d'après-guerre, la maison Schäublin-Villeneuve se décide à ouvrir un atelier à *Delémont* (sa première succursale) spécialisé dans la fabrication des pinces de serrage. Une vingtaine d'années plus tard, Schäublin a rapporté ce qui suit à ce sujet: «A Delémont, il s'agissait d'introduire une nouvelle industrie: celle des pinces de serrage, dont l'Allemagne avait détenu le marché mondial. Les pronostics des hommes d'affaires étaient peu encourageants. Il y avait peu de chance de concurrencer la production allemande. Mais des années de dur labeur ont été consacrées à la formation de spécialistes, à la construction de machines adéquates, à l'étude des aciers convenant à la fabrication de ces pinces, à leur traitement thermique. Enfin, il fallait trouver la clientèle.»

Au cours de la dépression des années 30, au moment où la nouvelle fabrique de Bévilard venait d'être aménagée, le travail allait manquer. Il fallut «décrocher» des commandes dans des conditions difficiles. «Des commandes, oui; mais à quel prix!» dira plus tard Schäublin à son personnel, «et quelles exigences au point de vue qualité et précision! Mes chefs et mon personnel m'ont suivi avec courage et endurance. Nous sommes sortis victorieux de cette épreuve et je reste persuadé qu'elle a fortifié en nous l'esprit d'équipe et de collaboration, qui anime encore tout notre personnel.»

Ce passage est très caractéristique et révélateur de l'attitude de Schäublin en face des difficultés et de son personnel. Grâce à lui, son entreprise a toujours été et su demeurer une Maison, où chacun se sent vraiment chez lui.

Essor et développement

Dans la vie des affaires, les premières années sont en général les plus difficiles. Il faut compter bien souvent près d'un quart de siècle pour qu'une entreprise soit désormais ce qu'on appelle en langage technique «à l'abri des fluctuations des exercices». Tant de courage, tant d'initiative ne devaient pas être dépensés en vain. Grâce aux efforts opiniâtres et concertés du tandem Schäublin-Villeneuve, comme à l'esprit d'équipe qui régnait dans la maison, l'usine de Bévilard sera l'une des premières de la branche des machines à reprendre une activité normale, au lendemain des longues années de crise et à pouvoir considérer l'avenir avec confiance.

Quelle que soit l'intelligence des méthodes de fabrication de Charles Schäublin, jamais son entreprise n'aurait pris un pareil essor sans *l'action* et *l'emprise* de ce jeune patron arrivé par la force du poignet. «Il fallait le voir arriver en salopettes», déclare un de ses apprentis de la première heure, Maurice Girod, qui a fait depuis une carrière intéressante et méritoire à Bévilard. «Rien n'échappait à son regard. Ce patron exigeant et sévère ne tolérait pas le moindre bout de cigarette, de ficelle ou de papier par terre à l'usine. Lorsqu'il vous apprenait à limer, il fallait tout lui préparer d'avance, chaque chose à sa place, comme pour un chirurgien, avant l'opération. A son approche, on éprouvait un sentiment à la fois de crainte et de contentement, car il s'y connaissait en tout, mieux que personne.»

«Après sa mort, nous nous sommes tous sentis un peu orphelins. C'est qu'il savait nous parler. Ses moindres paroles nous allaient droit au cœur. «Comment ça va à la maison?» Si nous avions un coup dur, il nous donnait un coup de main efficace et discret. Il était de ces chefs que la contradiction étonnait; mais il savait écouter et examiner une objection, et ne craignait pas de nous donner raison au besoin. Une de nos joies, c'était les agapes annuelles pour les anciens ouvriers de l'usine, avec les jubilaires et les chefs de service. Au début, un civet de lièvre avait fait l'affaire. Mais avec le temps, il fallait au moins trois chevreuils pour cette fête, qui était pour nous

tous une véritable fête de Noël, accompagnée des cadeaux usuels. — Chose curieuse, les ouvriers suisses allemands n'aimaient pas beaucoup les manières autoritaires et directes de M. Schäublin. Plus d'un s'en allait, quitte à revenir plus tard, après avoir comparé avec ce qui se passait ailleurs!»

Quelques jalons donnent ici une idée tout au moins du *développement* de l'entreprise, sans qu'il nous soit possible d'entrer dans le détail du programme de fabrication, qui sort du cadre de cette étude. Alors que la mise en exploitation de l'*usine de Bévilard* en 1930 coïncide avec la présentation d'une fraiseuse et d'un tour à vis mère, en 1935 apparaît un nouveau tour outilleur puis, en 1938, un tour pour le façonnage des cames, suivi, en 1940, d'une machine à surfacer et d'un tour à fileter. On assiste également, cette année-là, à l agrandissement de l'usine de Delémont, ainsi qu'à un nouvel agrandissement, en 1941, de l'usine de Bévilard, dont la surface totale mesure alors 4500 m². D'où un nouvel essor de la construction et de la fabrication: une machine à percer et fraiser multiple, automatique, de grande précision, pour platines de montres et pièces similaires; en 1944, deux nouveaux types de fraiseuses, puis, en 1945, une taraudeuse multiple, automatique, ainsi qu'une nouvelle fraiseuse.

A cet effort industriel correspond, en 1941, une réalisation sociale de grande envergure: la *Fondation de prévoyance* en faveur du personnel de l'entreprise, ainsi que des veuves et des orphelins, constituée avec un capital initial relativement considérable, alimenté par la suite uniquement par les bénéfices. Outre les avantages apportés par le Fonds de prévoyance, il convient de signaler entre autres la construction d'environ 180 logements, sains et coquets, à loyer modéré.

Une fois engagée dans la voie du développement technique et industriel, la nouvelle Société anonyme (1946) procède à un nouvel agrandissement de l'usine de Bévilard, qui atteint alors une surface totale de 6500 m², avec un atelier central, qui mesure actuellement 220 m de long sur 65 m dans la plus grande largeur. C'est là une des belles réalisations dans l'industrie suisse des machines. En 1954, ouverture de l'atelier d'*Orvin* (deuxième succursale de l'entreprise), créé dans la lancée de la lutte contre la dépopulation des campagnes. Cette nouvelle succursale sera complétée, en 1956, par la reprise des Ateliers AOMP à *Tramelan*.

Cette même année est marquée également par la transformation de l'ancienne usine de la gare à Malleray-Bévilard en un *Foyer Schäublin*. Détail significatif: le câble électrique qui avait alimenté l'usine de Malleray jus-

qu'en 1929 se révèlera insuffisant, en 1956, pour faire marcher les seules installations de la cuisine et du réfectoire du Foyer! Toujours est-il que les jeunes ouvriers et les stagiaires, suisses et étrangers, y trouvent le gîte et le couvert à bon marché, dans des locaux agréables, pour se délasser ou suivre des cours et des conférences. Cette création du Foyer répondait à une des préoccupations dominantes de Charles Schäublin, qui a formé, jusqu'en 1958, plus de *300 apprentis-mécaniciens*, dont quelques-uns sont devenus de précieux collaborateurs. «Il ne s'agit pas seulement, déclarait le grand patron, de former de bons ouvriers, mais encore des hommes.»

«J'avais un camarade»

La question de la relève des cadres préoccupait d'autant plus Charles Schäublin qu'il avait eu la douleur de perdre prématurément, le *28 avril 1952*, à l'âge de *62 ans*, son meilleur ami et associé, en la personne d'Emile Villeneuve. Après avoir collaboré avec le défunt pendant 36 années, il lui a rendu un magnifique hommage: «A fin 1916, alors que la viabilité de l'entreprise semblait assurée, *feu Emile Villeneuve* est venu se joindre à moi. Son arrivée me soulagea des soucis commerciaux et me permit de me consacrer entièrement à la construction et à la fabrication. C'était un associé de grande valeur, à tous points de vue, et c'est à lui que nous devons notre magnifique organisation de vente. Adroïtement, il a conduit la partie commerciale. Un travail inlassable, pendant des années, a couronné ses efforts.» – Cette perte frappait également la vallée et le canton, où le défunt comptait d'innombrables amis, collègues et connaissances.

«En avant, marche»

C'est seul désormais que Charles Schäublin va poursuivre sa lourde tâche directoriale, à la tête de son groupe industriel; mais il savait qu'il pouvait compter sur la collaboration et l'appui de ses trois fils, Max-Charles, Frédéric-Henri et René-Adrien, ainsi que sur son neveu, Pierre Villeneuve, tous formés à la rude école des deux fondateurs de l'entreprise. En 1949, le



Villeneuve

Emile Villeneuve
1890–1952



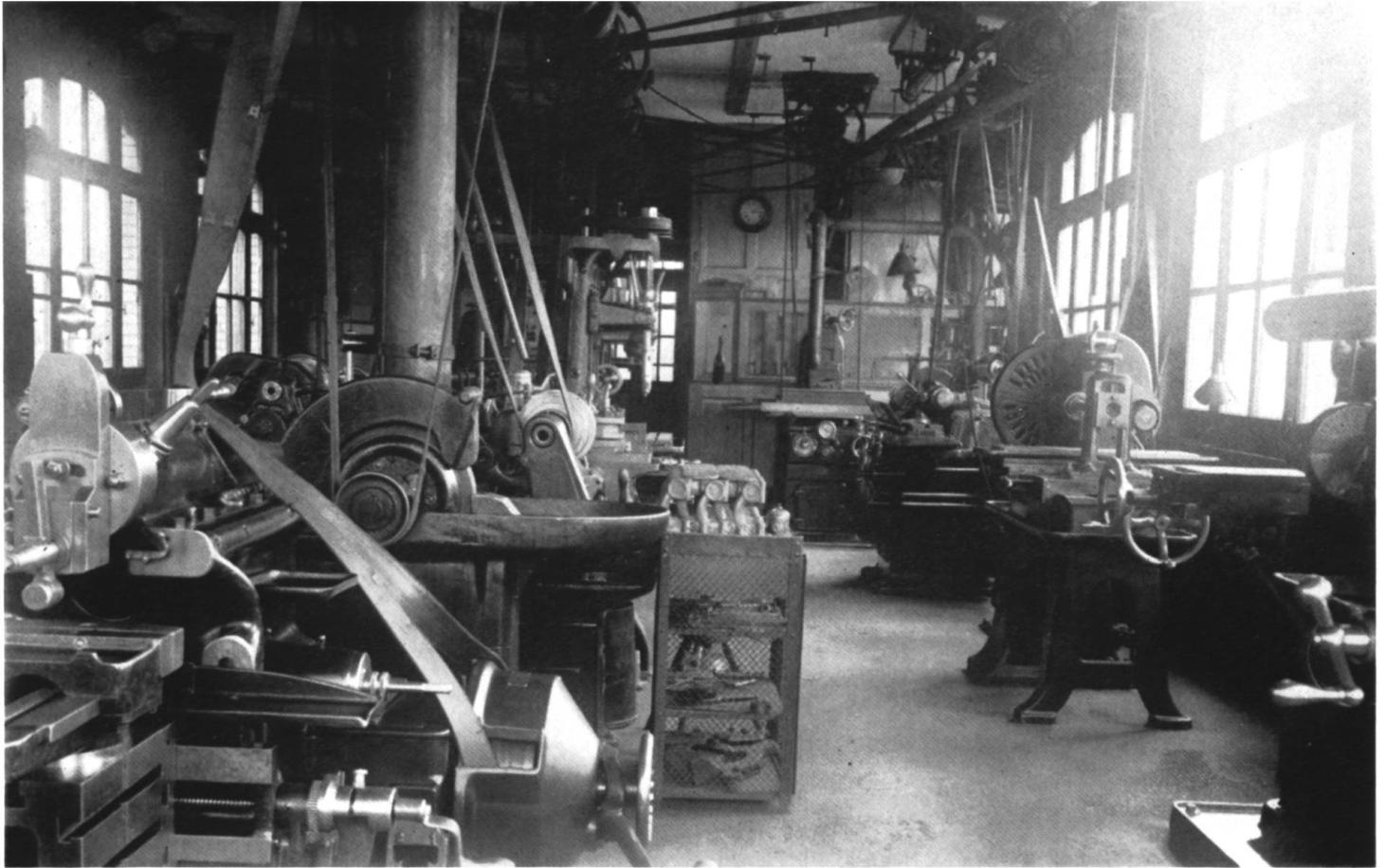
Emile Villeneuve à l'âge de 22 ans.

Commandant du régiment jurassien, le Colonel Villeneuve reçoit le Général Guisan à l'occasion de la fête de Noël (Pleigne, 1939).



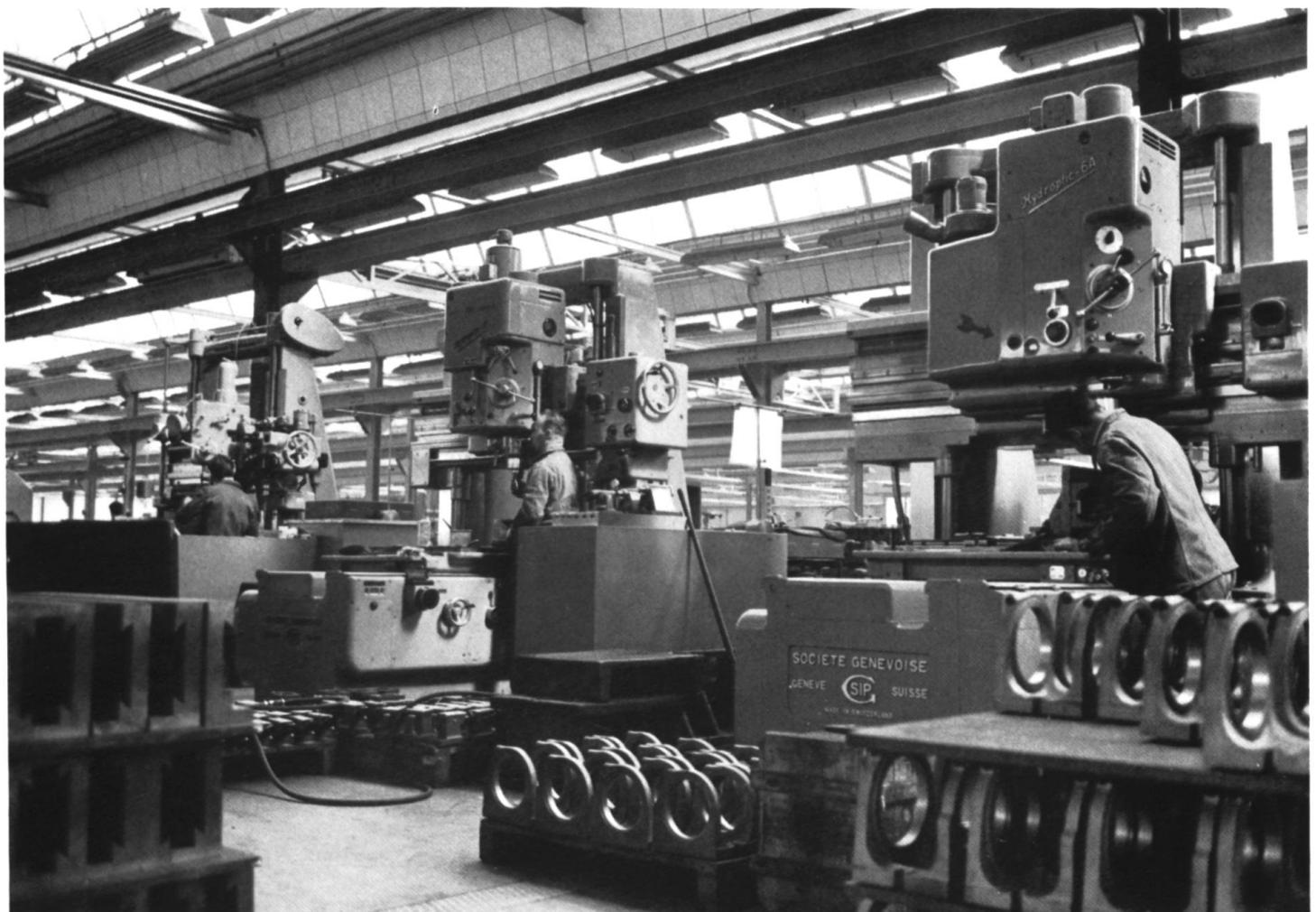


La ravissante petite fabrique d'Orvin en pleine campagne.



Peu de lumière, beaucoup de courroies, c'était l'atelier de 1915.

Vue partielle de la fabrication de machines dans les ateliers d'aujourd'hui à Bévilard.



grand patron quitte Bévilard pour aller s'établir à Evilard, sur Bienne, où il comptait de nombreux amis. De ces hauteurs, le regard embrasse la houle des campagnes et des forêts, des collines et des vallées du Plateau suisse, constellé de villes et de villages. Mais à peine avait-il installé ses meubles et ses livres dans sa nouvelle demeure qu'il aspirait déjà à rentrer à Bévilard! En attendant, il y retournait chaque matin, de bonne heure, en auto, l'esprit rempli de projets, longuement préparés et médités.

Par sa présence, il animait les hommes et les rouages de son entreprise. Les années n'avaient nullement entamé sa vitalité, ni son dynamisme. Cet industriel de haute taille, bâti comme un lutteur, ne ralentit pas son effort. Avec ses traits volontaires, il se dégageait de lui un rayonnement d'autorité et de bon sens, de simplicité et d'optimisme, toujours prêt à affronter les difficultés, comme à étudier de nouveaux projets et créations.

Lorsque l'on considère son œuvre avec le recul des années, on se rend compte que son originalité et son grand mérite, c'est d'avoir créé un système d'*unités interchangeables* (Baukastensystem) basées sur des *références immuables*. Cette conception, encore inconnue en 1920, mais très à la mode aujourd'hui, l'a obligé à établir ses *propres tolérances de fabrication*, bien en avance sur son temps.

Détente et délassement

C'est une grande sagesse pour un chef d'industrie que de savoir prendre du recul vis-à-vis de ses affaires et de déposer de temps en temps le collier directorial. Charles Schäublin ne s'en est pas fait faute. A côté des affaires, sa grande passion, c'était la *chasse*. Il courait le gibier aussi bien dans le Jura que dans l'Oberland bernois, le Seeland, l'Argovie ou la giboyeuse Alsace. Au cours de son existence, il n'a pas pris moins de 50 permis de chasse pour le seul canton de Berne. Dans sa demeure d'Evilard, Schäublin a disposé dans le hall et la cage d'escalier d'une façon très originale, entre une hure de sanglier et un très beau coq de bruyère, une série de trophées de chevreuils, dont les cornes présentent toutes de curieuses anomalies; parmi eux, deux jeunes chevreuils tués d'un seul coup de fusil, en enfilade!

Avec sa bonne humeur inaltérable et son amour de l'exercice physique, c'était un membre fidèle de la section prévôtoise du club alpin suisse; il aimait à pratiquer le curling et faisait partie de l'équipe de Gstaad. S'il

prenait plaisir également à jouer aux cartes le soir, au restaurant de la Gare à Malleray, c'est peut-être dans le *chant* toutefois, et dans le chœur d'hommes «Les Amis» qu'il s'épanouissait le plus librement. En toutes circonstances, il restait sobre et ne se laissait jamais aller. Sa jeunesse difficile l'avait marqué; il en a gardé l'empreinte et la tenue morale, même au milieu de ses plus grands succès.

Grandes heures d'une existence intense

Si Charles Schäublin n'a jamais eu le temps de s'occuper, comme Emile Villeneuve, des affaires publiques, il a tenu en revanche à manifester son intérêt pour certains domaines, qui lui tenaient particulièrement à cœur, en faisant preuve d'une belle générosité. C'est ainsi, par exemple, qu'en 1942, il a participé activement à la création de l'Ecole ménagère de Malleray-Bévilard. Par ailleurs, le 28 décembre 1951 marque une date mémorable dans son existence. Au moment où les forces d'inertie et les rivalités régionales paraissaient l'emporter, menaçant de compromettre définitivement la réalisation de l'œuvre entreprise en commun, Charles Schäublin se décide, en une heure, à verser d'un coup une somme de 600 000 francs pour assurer la construction du nouveau collège secondaire, avec ses 5 classes, au lieu de 3 seulement, comme précédemment, fondé sous les auspices de la *Communauté scolaire du Bas de la Vallée*: à savoir Malleray, Bévilard, Sorvilier, Champoz et Court. Il s'agissait là d'une forme de communauté scolaire originale, presque unique en son genre dans le canton de Berne. Aussi peut-on-lire sur la plaque commémorative apposée près du porche d'entrée: «Ce bâtiment, inauguré en août 1953, a été offert à la jeunesse du Bas de la Vallée par M. Charles Schäublin.» Non loin de là, la statue d'un éphèbe, en bronze, exécutée par le sculpteur Pfaender, de La Neuveville, appelle les élèves à entrer dans le nouveau bâtiment scolaire.

Une des grandes joies de l'existence de Schäublin fut d'assister à l'inoubliable journée du *jubilé du 40^e anniversaire* de la fabrique, *le 15 mai 1955*. Ce jour-là, un train spécial emmenait plus de 650 participants pour un voyage de 700 km environ: Delémont–Lugano. Excursion sur le lac; puis départ à destination de Bâle. Le banquet et la partie officielle et récréative se sont déroulés avec animation dans la grande salle de la Foire suisse d'échantillons. Une pareille manifestation ne se décrit pas. Pour l'évoquer,

il suffit aux participants de dire: «J'en étais.» Deux éléments se sont gravés dans le cœur et la mémoire des assistants: le chœur émouvant du «Baselbieterlied», durant lequel les plus durs pleuraient; les paroles si personnelles et humaines du grand animateur de l'entreprise Schäublin. Nul n'a oublié cet aveu, qui est allé droit au cœur des auditeurs et des auditrices, par son accent de vérité: «Avec vous tous, et avec l'aide du Tout Puissant, je suis plein de courage et d'enthousiasme pour commencer une nouvelle étape, car, à part ma famille, c'est dans votre milieu que je me sens le plus heureux!»

Trois ans plus tard, Charles Schäublin s'éteignait à l'âge de 75 ans, après une vie intense et créatrice. Ses obsèques ont pris les proportions d'un événement dans les annales de la Vallée. Chacun des participants se sentait directement touché par le départ de ce grand pionnier jurassien.

Aujourd'hui, la Fabrique de machines Schäublin S. A., Bévilard/Suisse, compte avec ses trois succursales de Delémont, Orvin et Tramelan quelque 800 employés et ouvriers. Elle est connue dans le monde entier. La direction, les cadres et le personnel continuent la tâche commune dans le même esprit d'équipe et de collaboration créé par les deux fondateurs, Charles Schäublin et Emile Villeneuve.

Aymon de Mestral

